

LES
RUINES KHMERS DU CAMBODGE-SIAMOIS

PAR
L. FOURNEREAU
Architecte 1

Ce n'est pas, je l'avoue, sans une certaine crainte, que je me suis décidé à vous entretenir aujourd'hui des monuments de la civilisation khmer. Malgré les encouragements que m'ont prodigués M. Hamy, notre cher président, et M. Maunoir, notre sympathique secrétaire général, malgré la certitude de votre entière bienveillance, je ne puis me dissimuler que le sujet est gros de difficultés, et qu'il exigerait, pour être traité d'une manière suffisante, des développements que le peu de temps dont nous disposons ne nous permettra pas de donner. J'espère pourtant que vous accueillerez ma communication avec indulgence et que vous excuserez les omissions que nous aurons pu commettre.

Les monuments khmers dont il va être ici question sont situés sur le territoire de l'ancien Cambodge qui appartient maintenant au royaume de Siam.

Ils furent signalés en 1601 par Ribadeneyra dans son *Histoire des îles de l'Archipel*. A la même époque (1606), Christoval de Jaque rapportait qu'en 1570 on avait découvert au Cambodge une ville ancienne et remplie de superbes édifices. Le fait était confirmé en 1672 par le P. Chevreul, missionnaire français.

Mais ce n'est qu'au XIX^e siècle que la curiosité générale se porta vers ces lointaines contrées. On ne connaissait

1. Communication adressée à la Société de Géographie dans sa séance du 16 novembre 1888.

encore le Cambodge que par une description chinoise écrite à la fin du XIII^e siècle, et traduite en 1819 par Abel Rémusat.

Mouhot fut le premier Européen qui publia sur ce pays des documents certains et des dessins intéressants. Mais après lui les explorations et les découvertes se multiplient. En 1866-1867, M. Doudart de Lagrée, assisté de MM. Francis Garnier et Delaporte, commença les premières études approfondies. Puis M. Delaporte, dans deux missions successives, réunit une magnifique collection, qui, installée d'abord à Compiègne, figura à l'Exposition de 1878, et qui se trouve aujourd'hui au musée du Trocadéro.

C'est à la suite d'une visite faite à ce musée, en juin 1887, par MM. Spuller, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, et Kaempfen, directeur des Beaux-Arts, que j'eus l'honneur d'être chargé d'une mission archéologique en Indo-Chine.

C'est à M. Kaempfen que je dois d'avoir pu admirer ces splendides vestiges de l'art khmer et travailler à les faire connaître plus complètement à mes compatriotes. Qu'il me soit permis de lui en adresser ici mes remerciements d'artiste.

Je ne saurais séparer son nom de celui de M. Delaporte, organisateur du musée, qui, dans des instructions précises, résultat de sa grande expérience, me signala les points intéressants à étudier et m'indiqua la marche à suivre dans cette exploration.

J'acceptai sans hésitation le vaste programme qui m'était tracé, et, malgré la modicité des ressources qui m'étaient allouées, je partis plein d'espoir et de confiance.

Cet espoir, laissez-moi le dire tout de suite, n'a pas été trompé. Il m'a été donné de rapporter de ma mission une collection considérable qui comprend 520 pièces de moulage provenant de 14 monuments, 13 pièces originales en grès et en bois, 17 vases en grès vernissé, des frag-

ments de terre cuite, de faïence, de porcelaine, de nombreux relevés de plans, profils, coupes, études en couleur, et 400 clichés photographiques des monuments explorés à Siem-Réap, Oudong, Nokor-Vat sur le Mé-kong.

Je reviens au début de ma mission. Encouragé à Saïgon par divers gouverneurs qui se succédèrent alors en Cochinchine¹, je dus à la bienveillance des hauts fonctionnaires de la colonie² de pouvoir triompher rapidement de ces difficultés de second ordre qui souvent fatiguent le voyageur avant son départ, et j'organisai ma caravane.

Je parvins, non sans peine, à m'assurer les services d'un aide-dessinateur indigène, d'un charpentier pour les emballages, et de deux paillotiers pour les échafaudages. Cinq mouleurs chinois dressés de longue main et six coolies annamites complétaient mon personnel. Sur ma demande, deux Européens m'avaient été adjoints comme collaborateurs : M. Raffegaud, sculpteur, attaché aux travaux publics, qui fut chargé aux ruines de la surveillance des travaux de moulage, et M. Kerautret, inspecteur des bâtiments civils, qui m'a secondé avec beaucoup d'intelligence pour les relevés dont l'état des lieux rendait l'exécution extrêmement pénible. Enfin l'on nous avait promis, en cas de besoin, une petite escorte militaire pour protéger nos travaux dans les régions hantées par des bandes de déclassés.

Le 17 décembre 1887, nous nous embarquons sur le vapeur de la Compagnie des messageries fluviales qui fait le service de Saïgon à Battâmbâng³.

1. M. Filippini, M. Constans, M. Piquet. Ce fut ce dernier qui fixa la subvention que la colonie m'accordait sur la demande du Ministre.

2. MM. Villard, directeur de l'intérieur, Merlande, chef du cabinet du gouverneur, Gubiand, directeur des travaux publics, et Blanchy, président du conseil colonial. Je dois citer aussi MM. Torcapel et Morin, chefs de bureau à la direction de l'intérieur.

3. Cette Compagnie, patriotiquement dirigée à Paris par M. Rueff, et représentée alors à Saïgon par M. Blanchet, m'a toujours prêté son concours avec une obligeance qui ne s'est jamais démentie.

Nous voilà donc voguant sur les eaux profondes du Mékong, aux rives bordées d'immenses rizières et, par endroits, de bois de cocotiers. Mais je n'avais pas le loisir de m'abîmer dans la contemplation du paysage. Il me fallait veiller sans relâche à notre matériel de moulage. Vingt-six barils de plâtre, six de terre à modeler, deux de gélatine; trois cents planches pour les caisses, de nombreux outils, des provisions encombraient la cale et jusqu'au pont du navire; à peine si nous pouvions remuer au milieu de nos bagages entassés.

Le 19, nous faisons escale à Phnom-Penh. J'y trouvai près de M. de Champeaux, résident général de France, l'accueil le plus bienveillant, le secours d'une longue expérience du pays et un appui que je devais vivement apprécier dans les moments difficiles qu'il m'a fallu traverser plus tard¹. Je n'y songeais pas alors; notre entrée dans la carrière se faisait sous d'heureux auspices.

Nous quittâmes Phnom-Penh, en traînant à la remorque deux chalands que M. Fabre, chef de service des travaux, avait obligeamment mis à ma disposition pour faciliter le débarquement. Le 24, nous mouillons par le travers de l'embouchure de la rivière de Siem-réap, au fond du grand lac de Tonlé-sap. A 9 heures du matin, nous étions sur le territoire de Siam.

Grâce aux deux chalands, le transbordement du matériel se fit assez rapidement. A 11 heures, nous quittions la *Jean-nine*. Malheureusement il soufflait une forte brise et nos légères embarcations dansaient sur les flots soulevés. Autre contretemps. Il s'agissait de remonter la rivière de Siem-réap. Mais comment en reconnaître l'entrée? Les eaux du

1. C'est à M. de Champeaux que je dois aussi le choix de mon interprète, le Cambodgien Ty, qui m'a rendu d'excellents services.

Je reçus en même temps des lettres de recommandation du roi Norodom pour les divers fonctionnaires du Cambodge et des lettres du roi de Siam, qui m'avaient été expédiées, grâce aux bons soins de M. de Kerparadek, notre consul général à Bangkok.

lac débordées inondaient les rives, et l'on n'apercevait que des sommets d'arbres émergeant çà et là de la nappe agitée.

Mais voici des sampans qui se dirigent de notre côté : c'est le gouverneur de la province, informé par le télégraphe, qui les a envoyés au devant de nous. Grâce à ce secours venu à propos, nous entrons dans la rivière, que nous n'aurions certes pas trouvée, car ses rives disparaissaient sous les eaux. On n'aperçoit de tous côtés qu'un vaste marécage, rempli d'herbes flottantes, au milieu desquelles se jouent d'innombrables bandes d'ibis et de crabiers-pêcheurs. Le seul point de repère est une colline de 200 mètres qui se dresse sur notre gauche, le Phnom-Crom (montagne renversée) : ses flancs sont nus et arides ; des arbres rabougris apparaissent seulement sur le versant nord et sur le piton le plus élevé où s'élève un monument consacré à Brahma, premier indice des ruines que nous allons trouver à Angkor-Vat.

Tout à coup, un accident se produit ; nos chalands viennent de s'échouer sur un banc de vase, et tous les efforts pour les remettre à flot restent inutiles. Nous nous décidons à les laisser et nous partons en avant sur nos sampans.

Enfin les rives apparaissent, couronnées par les panaches grêles des aréquiers et les bouquets des borasus. Le grincement des norias, roues hydrauliques en bambou, les cris aigus des perruches animent le paysage. Le parfum du jasmin arrive jusqu'à nous : ce ne sont que jardins, que cases cachées sous la verdure. Une troupe de femmes au bain plongent en nous voyant : d'autres, vêtues de langoutis de soie diversement nuancés, une fleur odorante au-dessus de l'oreille, ramènent sur leurs seins des écharpes flottantes. Un éléphant traverse la rivière en s'aspergeant d'un déluge d'eau. Un peu plus loin, des hommes du peuple, semblables à des bronzes antiques, se tiennent immobiles, sans même tourner les yeux de notre côté.

A 4 heures, nous atteignons Com-Siem. Après un maigre

repas, nous montons en voiture. Quelles voitures ! une simple caisse montée sur deux roues, et rapidement traînée par des bœufs coureurs. Nous partons au grand trot, rudement secoués, et soulevant un épais nuage de poussière. A 10 heures, nous entrons dans Siem-Réap, rompus de fatigue. Des groupes de Siamois se pressent sur notre passage, et nous regardent avec curiosité. Nous nous rendons immédiatement à la « sala » qui nous a été préparée.

Nous nous étions à peine installés qu'on nous annonçait l'arrivée du sous-gouverneur. Je me porte à sa rencontre, muni des lettres que m'avaient accordées le roi de Siam et le roi du Cambodge. A la vue des missives royales, le sous-gouverneur, malgré sa corpulence, s'incline jusqu'à terre : il en prend connaissance et me demande l'autorisation de les transmettre au gouverneur. En même temps, reconnaissant des présents que j'avais eu soin de lui envoyer, il nous fait distribuer des provisions. Bonne affaire, car c'est la nuit de Noël, et nous allons pouvoir faire réveillon.

Mais nous nous étions réjouis trop tôt : ces provisions consistaient en petits pains aussi durs que le grès des ruines, en boîtes de sardines arrosées d'essence de jasmin, et en tripes à la mode de Caen, qui n'avaient pas été chauffées au préalable. Comme boisson, deux petites fioles de vin, don de quelque touriste. Impossible d'absorber de tels aliments : force nous est de demander du riz, l'ordinaire éternel de tous ces pays, ainsi que des bananes et des noix de coco.

La générosité du gouverneur et de son second, dont nous avions du reste si mal profité, n'était pas désintéressée. Nous nous en aperçûmes lorsqu'il fallut débattre le prix des charrettes et des conducteurs, que lui seul a droit de fournir. Il se montra retors, avide, insatiable, avec une politesse charmante et des manières d'une distinction suprême¹. Involon-

1. Je m'aperçus plus tard que cette amabilité obséquieuse cachait une profonde défiance. Le gouverneur me fit en effet accompagner d'un notable qui devait servir d'intermédiaire entre lui et moi. Mais ce n'était

tairement, je songeais qu'un jour, en présence du chef de la précédente mission, il se désolait d'avoir perdu un frère tendrement aimé... auquel il venait de faire couper la tête. Il est vrai que ce dernier avait tenté d'enlever une Lakon du corps de ballet, et, sur ce chapitre, on est Turc au Cambodge. Enfin marché conclu : 169 piastres pour conduire personnel et matériel au premier campement. Mais cette somme devait être bien dépassée, par suite des exigences répétées du gouverneur de Siem-Réap. Ce redoutable cerbère des ruines khmers, dont l'avidité excitée par les largesses de riches touristes ne connaît plus de bornes, rendra bientôt par ses exactions tout séjour impossible aux travailleurs modestes.

Le 25 décembre, dès six heures du matin, je redescendais jusqu'au marais où étaient restés nos chalands. Le débarquement en dura deux jours, et soixante-dix sampans furent nécessaires pour remonter jusqu'à Com-Siem. On avançait à la rame, souvent à la perche, en s'accrochant aux racines. Les bateliers obéissaient aux signes des pilotes, sans un cri, sans un mot. Telle est cette race, silencieuse et patiente comme le buffle qui laboure ses rizières, tant que le joug n'est pas trop lourd à porter. Mais lorsque les passions sont déchaînées, rage et cruauté n'ont plus de frein : on coupe les têtes, on torture. Il y a dix ans, en enterrait vif; il y a un siècle, on enterrait jusqu'aux épaules, et on hersait les têtes avec des herses de fer.

A Com-Siem, nouveau débarquement. Nous suivons la route jusqu'à Siem-Réap, puis nous tournons au nord. Soixante-neuf charrettes vont nous transporter à Angkor-Vat, notre premier campement.

qu'un espion et un mendiant qui, tout en surveillant mes moindres démarches, m'assailait de demandes de cadeaux. Sur nos plaintes on le rappela, mais pour le remplacer par un autre. Le fait s'étant renouvelé plusieurs fois, je dus me rendre en personne à Siem-Réap, où l'on fit enfin droit à mes réclamations.

Deux hommes, le coutelas à la main, ouvrent la marche, en éclaireurs. Puis nos chars défilent au milieu des racines retombantes des banians et sous les arcs des bambous. Par endroits, nous traversons des cultures : des enfants agitent des lianes pour chasser des bandes d'oiseaux pillards. Aux carrefours s'élèvent de petites pagodes en miniature, où chaque conducteur dépose, en passant, quelques grains de riz, offrande aux ancêtres et aux génies de la forêt. Souvent, après mille cabots, un char se brise : une tige de rotin, une branche de bois dur coupée dans la brousse, et l'accident se répare. Mais il a fallu arrêter tout le convoi.

Tout à coup, la nuit tombe brusquement, troublée par les cris discordants des paons sauvages qui se répondent d'un arbre à l'autre. Assis dans le fond de ma charrette, je me laisse aller à un demi-sommeil : un heurt violent me réveille en sursaut. L'essieu frôle un énorme monstre de pierre qui me regarde la gueule béante. J'entrevois dans l'obscurité une nappe liquide, que domine une vague silhouette coupée de formes indistinctes et d'aigrettes de palmiers. Nous atteignons l'entrée monumentale du parc d'Angkor-Vat (la pagode royale).

En un moment, tout le monde est sur pied. Le convoi franchit un pont gardé par d'immenses reptiles rampants, et des hydres qui redressent leurs têtes en éventail comme pour se jeter sur nous. Un rayon de lune transperce les nuages : des bassins, des colonnades, un portique, des tours démantelées nous apparaissent un instant, puis tout rentre dans l'ombre.

Les charrettes, avec des grincements saccadés, descendent les marches d'un long escalier et s'enfoncent dans les massifs pour chercher un passage. Quant à nous, à la lueur des torches de résine allumées par nos guides, nous suivons la grande chaussée du parc, et nous entrons dans le sanctuaire où notre sala a été préparée.

Le lendemain, dans mon impatience, j'étais debout dès le point du jour.

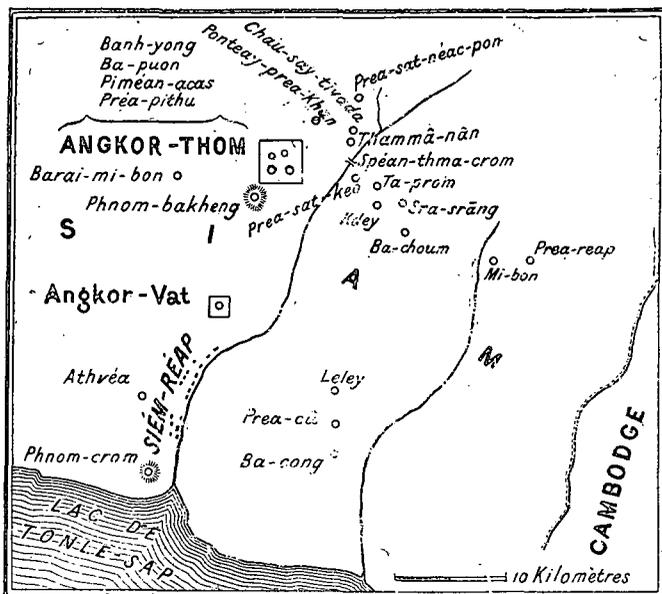
Je n'essayerai pas de peindre l'émotion profonde que j'éprouvai aux premiers rayons du soleil levant, en face de cette colossale merveille d'Angkor-Vat, qui allonge ses colonnades, dresse ses tours au milieu d'une luxuriante végétation de lianes et de palmiers réfléchis dans l'eau tranquille des bassins où fleurit le lotus sacré.

Je devais étudier avec amour ce chef-d'œuvre qui résume l'histoire d'un peuple de croyants et d'artistes, et mon admiration allait s'augmenter de jour en jour, à mesure que je pénétrerais mieux l'esprit général, les détails intimes de cette création féerique, telle sans doute, au temps de sa splendeur, qu'une imagination échauffée par l'ardeur du soleil tropical pouvait seule en rêver d'aussi vaste, d'aussi richement ornée, au milieu d'un encadrement luxuriant et harmonieux, dont la nature se plaît à faire les frais.

Un peuple de bonzes, drapés dans des robes d'un jaune éclatant, et de dévots pèlerins campent au pied même du sanctuaire dans un coin de ce parc immense qui l'environne et dont les portes d'entrée sont à elles seules des édifices superbes.

Ces bonzes sont investis des fonctions religieuses. Outre la garde des temples et des idoles, ils sont chargés de l'entretien des ruines. L'état actuel du monument prouve que depuis longtemps ce devoir ne leur pèse guère. Ils se contentent de faire avec exactitude leurs prières à Bouddha, qui trône en maître dans ces sanctuaires d'où il a chassé Brahma, le premier possesseur. Leur discipline est assez stricte. Ils ne prononcent pas, il est vrai, de vœux définitifs, et peuvent renoncer à la vie religieuse. Mais durant tout le temps de leur ministère, ils doivent observer le vœu de chasteté. Tout travail lucratif leur est interdit. Leur seule ressource est la mendicité. Chaque matin, on les voit défilér un à un sur la grande chaussée du temple, une urne d'osier en sautoir, et se répandre dans les villages environnants pour quêter, qui du riz, qui des bananes, qui des vo-

lailles⁴. Ceux qui restent à la pagode dépouillent leurs robes jaunes et font leurs ablutions matinales dans les anciens *sras* sacrés .



Il ne faut pas croire pourtant que la profession de bonze soit une sinécure. Ce sont eux qui enseignent aux enfants la lecture et l'écriture. La bonzerie d'Angkor-Vat comprend

1. Un matin j'aperçus près du temple une troupe de pèlerins en habits de fête, précédés de musiciens, et portant à l'épaule, sur une civière enguirlandée de palmes et de fleurs, des offrandes à Bouddha. Les bonzes étaient déjà en route pour leur quête quotidienne. Quand leur file rencontra le cortège des pèlerins, elle s'écarta pour les laisser passer. En même temps chacun d'eux se voila le visage avec son éventail de palmier, autant pour éviter la vue des femmes que pour ignorer, suivant la prescription du rituel, l'importance de l'aumône déposée par les dévots dans la bourse suspendue à son côté.

2. Les *sras* ou bassins sacrés jouaient un grand rôle chez les Khmers. Ils contenaient l'eau des ablutions et étaient placés en avant et très près des temples, même dans les enceintes.

deux parties : l'école primaire et l'école supérieure. Dans la première les élèves sont exercés à tracer les caractères sur une feuille de palmier, au moyen d'un stylet : ils noircissent ensuite ces dessins avec le pouce. On leur apprend aussi à prononcer. Pendant des heures, un bourdonnement monotone sort de la bonzerie : ce sont les enfants qui répètent en chœur, avec des intonations gutturales, la leçon du maître. Ceux qui poussent jusqu'à l'école supérieure sont généralement des fils de fonctionnaires : c'est la pépinière des lettrés et des bonzes.

Je m'occupai immédiatement d'organiser notre travail. Les échafaudages furent dressés, les matériaux préparés, la tâche distribuée à chacun. Le personnel tout entier se mit à l'œuvre, avec une ardeur qui devait durer quarante-trois jours sans se ralentir un seul instant.

Notre travail allait commencer. Mais avant de donner le signal, je tenais à me rendre un compte exact de l'ensemble des constructions. Je retournai donc à l'entrée du parc, et j'explorai lentement et méthodiquement ce magnifique palais.

D'énormes lions de pierre, sentinelles à l'aspect farouche, gardent la première terrasse. Un pont dallé lui succède, traversant un large fossé, pour aboutir à une grande galerie droite surmontée de trois tours. Des serpents fantastiques, d'une exécution fleurie, dressent leurs neuf têtes en éventail sur les côtés de l'entrée principale¹.

De chaque côté des tours, les galeries s'allongent en couloirs obscurs où de grandes statues reçoivent encore l'adoration des fidèles. Chacune des deux galeries est percée, vers son extrémité, d'un portique sous lequel passaient les éléphants chargés de leur baldaquin.

Vu du dehors, ce premier édifice ne laisse apparaître à

1. Pour donner une idée de la dimension de ces pièces, je dirai que chacune d'elles a été taillée dans un bloc de grès ne cubant pas moins de 20 mètres.

travers la végétation qui cache sa base qu'une longue colonnade basse, surmontée de voûtes et de sommets ruinés. Tout différent en est l'aspect lorsqu'on pénètre dans l'intérieur du parc. On ne voit plus que des murailles ornées de moulures profondes, surmontées d'entablements dont les saillies sont formées par de grandes doucines aux courbes harmonieuses. De distance en distance s'ouvrent des fenêtres à moitié remplies par des balustres délicatement ouvragés. Au-dessus courent des frises d'ogives fleuries encadrant des sujets divers ; enfin, un fouillis de rinceaux, de personnages, d'oiseaux, de dragons transforme la surface de la pierre en une véritable dentelle au milieu de laquelle des espaces à peine striés comme par une fine broderie ont été réservés pour servir de fond à des figures d'*apsaras* célestes, droites, tenant à la main de longues tiges de lotus.

Malgré le chatolement de cette richesse luxuriante, qui fait songer à l'Inde, mais en restant toujours de bon goût et sans aucune de ces monstruosité qui déparent souvent les édifices des bords du Gange, ce qui me surprenait, ce que j'admirais de préférence, c'était la belle ordonnance et les proportions que n'eussent pas désavouées les meilleurs architectes de la Renaissance.

Bien que la pierre de grès s'effrite assez facilement en lamelles, le choix des matériaux a été fait avec un tel soin que, malgré l'ardeur du soleil, la violence des pluies et des orages tropicaux, des panneaux entiers de sculpture semblent achevés d'hier. C'est peut-être là, d'ailleurs, que se trouve la mieux conservée de ces vastes ruines.

En pénétrant dans le parc par l'entrée principale, on aperçoit, au milieu du cadre formé par les piliers du péristyle, un lointain massif de verdure dont le pied baigne dans une eau azurée, et d'où émergent des bouquets de palmiers dominés par les sommets en pointe des tours qui s'étagent en pyramides : c'est le temple.

L'ossature consiste en un massif quadrangulaire à trois

gradins couronnés chacun d'une galerie¹. Aux angles des deux plus élevés s'élèvent des tours décroissantes²; au centre une immense tour forme le point culminant³. Des galeries accessoires et des édicules de divers genres le complètent. Des péristyles, portiques, soubassements, frontons, lions étagés, balustrades; des sculptures et des dentelures multipliées à l'infini développent l'ensemble et l'ornent de tous côtés.

Je m'arrêtai seulement pour faire estamper un piédoche sur la longue allée qui conduit à l'escalier avancé en passant entre des files de lions et des *nagas* sans fin, et j'atteignis le pied de la terrasse principale. Elle est striée de rayures d'un grand relief dont les lumières et les ombres jouent derrière une colonnade finement ciselée. Colonnes, moulures et frise furent moulées. Elles représenteront cette richesse d'effet d'un genre nouveau, spécial à l'art khmer, qui seul a imaginé des moulures dont les profils soient aussi complexes et la surface aussi chargée de gracieux ornements.

Voici maintenant les longues galeries à jour dont le fond

1. La base de la pyramide mesure 240^m 89 de l'est à l'ouest, sur 211^m 70 du nord au sud. Les trois gradins qui servaient de soubassement aux galeries ont : le premier, 3^m 96 de hauteur; le second, 6^m 35; le troisième, 13^m 10. Ce dernier s'élève presque à pic. On le gravit par douze escaliers que gardaient quatre-vingt-seize lions.

2. On sait que les constructions appelées tours au Cambodge sont des édifices dont la base est un carré avec des saillies disposées comme les bras d'une croix grecque, et dont les étages décroissants sont ordinairement couronnés par l'épanouissement de la fleur de lotus de laquelle sortait une flèche comme à Angkor-Vat, ou par la quadruple face de Brahma comme à Banh-yong et sur les portes d'Angkor-thôm.

Parfois ce couronnement est simplement une fleur de lotus épanouie, de laquelle sort un bouton de la même plante.

Vues à distance, les tours affectent la forme cylindro-conique et figurent une tiare.

Les étages sont au nombre de trois, cinq ou sept. Les Khmers ont fait, dans leur architecture, l'emploi des nombres impairs trois, cinq, sept et neuf.

3. De la cour du troisième étage au sommet ruiné de cette tour 34^m 14 de hauteur.

est occupé par des compositions représentant les combats de l'épopée de Ramayana¹.

A première vue ce sont des mêlées indescriptibles, traduction véridique de récits exubérants de la fantaisie endiablée du poète hindou.

Lorsqu'au bout de quelques instants, l'œil, habitué à l'ombre de ces cloîtres, interroge à loisir le poème incrusté sur la pierre, ici couverte d'une belle patine lustrée, là brillant d'antiques reflets d'or, on ne tarde pas à démêler, au milieu du fouillis de guerriers, d'animaux, de chars, d'armes enchevêtrées, la série des scènes principales qui se succèdent pour représenter les péripéties de l'histoire des héros; les mille épisodes naïfs, tristes ou burlesques, que l'art du sculpteur a rendus d'un ciseau léger en des bas-reliefs d'un vrai mérite. Les animaux fantastiques ont des allures grandioses : le singe est traité avec une vérité amusante. Qui connaît les attitudes ondulées et fuyantes des races indo-chinoises ne s'étonne pas de voir que l'homme même y affecte souvent des postures simiesques. Ces attitudes si naturelles se retrouvent aujourd'hui dans les théâtres de Bangkok et la salle de danse du roi Norodom; les costumes se sont à peine modifiés depuis les temps antiques, et, en les voyant, l'illusion est complète.

Je devais prendre dans la galerie orientale la partie médiane de cette remarquable scène de 50 mètres de long qui représente le grand serpent Ananta enroulé autour du Mèrou pour le barattement de la mer de lait, puis un spécimen de ces éléphants si beaux d'allure qui se succèdent en procession dans le bas-relief du sud où la tradition nous montre un défilé de l'armée et des tributaires du roi khmer qui fonda la métropole.

Je joins à ces grandes pièces un choix de types, coiffures,

1. Longueur 517^m 88 sur une hauteur moyenne de 1^m 98 = surface, 1,025^m 40 de bas-relief sans compter les pavillons d'angles.

armes, instruments de toute nature, propres à caractériser cette civilisation.

La vaste cour à colonnes située entre le premier et le deuxième étage est à coup sûr l'une des œuvres les plus remarquables de l'architecture khmer. Partout se montrent, sur la pierre d'une teinte foncée, des traces de la peinture et de l'or qui la recouvraient entièrement.

La décoration antique, surchargée d'ailleurs à diverses reprises, était aussi simple que riche. Plafond en bois incorruptible d'un ton rappelant le vieux noyer, mais plus roux et plus foncé, orné de rosaces rehaussées d'or ; murs, piliers, pilastres fond brun rouge avec teinte rouge clair sur les parties saillantes ; filets, nervures, lambris dorés, avec des compositions en bas-relief richement encadrées dans l'architecture, et couvertes d'or. Des files de grandes statues dorées se dressaient dans l'axe et achevaient l'effet d'ensemble. Ailleurs je retrouvai, très visible encore, une décoration d'un genre différent : le bandeau et la corniche ont pour fond une teinte jaune brillant sur laquelle se détachent les feuilles de lotus en vert émeraude, brun, vermillon, jaunes variés, le tout vibrant d'aspect, comme certaines colorations chinoises.

Pour prendre l'étude très exacte de ces peintures, je les fis broser et passer à l'éponge, afin de les débarrasser entièrement de la couche noirâtre qu'y ont accumulée les siècles, et aussi les chauves-souris. C'est par milliers en effet que ces animaux nichent dans le temple, et le bruit qu'ils font, le soir, en s'envolant pour aller chercher pâture, ressemble à la plainte du vent à travers les bois. Leurs ordures et celles

1. Le dernier échantillon de plafond subsistant à Angkor-Vat a été rapporté et figurera au musée. Les bonzes conservent encore, dans les pagodes des environs, des restes de lambris, frises, portes sculptées, certainement contemporains des monuments.

Nous avons rapporté aussi un linteau dans lequel pivotait une porte en bois sculpté.

des nombreux ramiers élevés par les bonzes ne sont pas la moindre cause de l'état lamentable où se trouve le palais d'Angkor-Vat.

Ces immondices s'accumuleraient en monceaux énormes, si quelques malheureux habitants, qui ont fui les réquisitions des mandarins et se sont fixés auprès du temple, ne venaient en enlever une partie pour servir d'engrais à leurs champs de tabac.

Des traces de couleurs existent encore dans d'autres parties de l'édifice ; mais, en approchant de la tour centrale, on aperçoit surtout des restes d'or appliqué sur la pierre nue sans couleur.

Cette tour s'élève à l'intersection de quatre galeries : elle est surmontée de seize frontons établis quatre par quatre. L'ensemble produit un effet prodigieux.

C'est au pied de ce saint des saints qu'eurent se concentrer nos efforts. La richesse de la décoration architecturale y atteint son plus grand développement ; partout des restes d'or témoignent de sa splendeur passée.

Nous entreprîmes de mouler un tryptique, je veux dire un fronton complété sur les côtés par deux demi-frontons placés en contre-bas, arrangement particulier à l'art du Cambodge, le tout s'élevant à 11 mètres au-dessus du niveau de la cour. On monta des bambous et des planches par les escaliers à pic du massif central jusque sur la plateforme supérieure, à 30 mètres de hauteur ; puis les mouleurs, aidés de nos paillotiers maigres et agiles, dressèrent lestement des échafaudages sur lesquels un ouvrier européen eût difficilement osé se hasarder, mais où nos Chinois travaillèrent à leur aise. Leur moulage est admirablement venu.

Le sujet principal est ici le triomphe de Rama terrassant Rakshasas, figures un peu plus petites que nature et d'un très beau mouvement.

Mais les statues brahmaïques sont rares. Celles qui restent n'ont plus en général ni têtes ni mains : les disciples de

Bouddha ont honoré leur dieu en mutilant Brahma.

J'ai cependant trouvé quelques petites figures de Narayana ou Vichnou à peu près intactes ; les quatre mains tiennent encore les attributs de la divinité : la conque marine, le disque tranchant, la massue, la fleur de lotus. Quelquefois une main ouverte laisse voir, gravé sur la paume, le *chacara*, sorte de disque ou de roue symbolisant l'extrême puissance. On retrouve également le *chacara* sur les statues de Bouddha. Quant à Siva, il porte dans ses nombreux bras la hache, le trident, l'or, les flèches, etc. ; il est souvent monté sur le bœuf Nandi.

Les divinités prennent aussi des formes animales. On voit figurer le singe (Hamunat), le lion (Song¹), le bœuf (Nandi²), l'éléphant (monture d'Indra), et enfin l'aigle (Garuda), monture de Vichnou, etc.

Mais le maître suprême de ces lieux, c'est Bouddha. Aussitôt que je m'enfonçais sous les profondeurs des galeries, j'y rencontrai, au milieu d'une obscurité mystérieuse, de nobles et calmes figures du dieu, surprises peut-être encore aujourd'hui d'avoir usurpé ces sanctuaires.

Je ne pouvais m'arrêter aux pieds de ces statues tranquilles sans admirer leur expression de souveraine bonté, de foi intense, la foi qui transporte les montagnes. Sans muscles, sans draperies savamment disposées, ces figures vivent, les unes absorbées dans une divine extase, les autres la main droite levée, les lèvres entr'ouvertes, prêtes à répandre la divine parole.

Au dehors, c'était le décor ; ici, c'est l'âme.

Elle ne palpète pas dans un beau corps comme celui d'un Apollon ou d'un Jupiter antiques ; mais on la voit rayonner sur ces visages, empreints d'une ineffable bonté. C'est dans cette expression réellement divine que s'est concentré l'art du

1. Gardien du temple.

2. Incarnation de Siva.

sculpteur khmer, et si l'on tient compte à la fois des règles de l'esthétique cambodgienne qui représente la pleine lune comme le type de la souveraine beauté et des modèles que les artistes eurent à leur disposition, on peut dire qu'ils ont atteint leur idéal.

Je devais me contenter d'admirer ces chefs-d'œuvre de la statuaire khmer. *Badigeonner de plâtre ou couvrir de terre* à modeler la face sacrée de Cākya-Mouni, c'eût été offenser gravement les bonzes gardiens des saintes images et du même coup mettre un terme immédiat à ma mission.

Les jours, les semaines s'écoulaient rapidement, pendant que nous poursuivions le cours de nos travaux au campement d'Angkor-Vat. J'avais, avec l'assistance de mes aides, dressé un plan complet de ce vaste ensemble, en prenant au théodolite les hauteurs des sommets inaccessibles. J'avais exécuté quelques études de décoration en couleur, des croquis, quatre-vingt-six photographies, quelques vues prises du faitage des toits, du sommet des tours ruinées et d'échafaudages sommaires établis à cet effet. Je m'étais efforcé d'étudier la construction dans ses moindres détails, de retrouver même la canalisation servant à l'écoulement des eaux¹, qui devait avoir une importance toute spéciale, eu égard à la violence des pluies dans cette région².

1. J'ai pu retrouver sur la dernière plate-forme du grand soubassement, face ouest, côté sud, un beau mascaron (tête de chimère) terminant un canal d'évacuation des eaux pluviales.

2. Il n'est pas inutile d'entrer ici dans quelques détails techniques de la construction d'Angkor-Vat que j'ai observée avec soin :

Les fondations reposent sur un lit de sable ou de béton composé avec des débris de briques et de grès concassé.

Les murs d'enceinte dont le faitage est seul en grès, et les massifs intérieurs sont en pierre ferrugineuse celluleuse et dure, appelée en Cochinchine pierre de Bien-hoà, au Cambodge Bai-criem.

Toutes les assises extérieures sont en grès, posées à joints vifs; les joints verticaux, les lits de pose et de ciel dressés par le frottement avec une précision absolue.

Les traces de trous que l'on voit sur les parties cachées rappellent le procédé qui était employé pour manœuvrer les blocs. Toutes les pierres

Cependant, l'ère des difficultés allait s'ouvrir : les eaux avaient baissé ; les communications avec Phnom-Penh et Saïgon devenaient rares, le ravitaillement impossible.

Les relations avec le gouverneur de Siam-Réap se tendaient tous les jours.

Autant eût valu tenter de remplir un gouffre béant que de chercher à satisfaire ce fonctionnaire avide sous des dehors aimables.

Mes ressources étaient restreintes ; j'éprouvais donc chaque jour des difficultés nouvelles pour obtenir de sa toute-puissance les guides nécessaires à mes recherches et les travailleurs pour dégager les monuments.

posées en encorbellement étaient armées de crampons de fer scellés avec un métal fusible, sur le lit supérieur. Nous avons rapporté quelques-uns de ces crampons. Tous les piliers, pilastres, colonnes, chambranles sont monolithes, et les assemblages des chambranles des portes, des baies sont coupés et emboîtés comme de la charpente à tenon et à mortaise.

Les voûtes ogivales des galeries formant toiture sont toutes faites d'assises horizontales posées en encorbellement : dans la longueur, les joints verticaux sont à recouvrements symétriques par rapport au milieu et dont on plaçait en dernier lieu la pièce médiane, formant clef, pour serrer le tout. Les constructeurs khmers faisaient ainsi pour leurs assises horizontales ce que nous faisons pour nos voûtes. L'avant-dernière assise qui achève et ferme la voûte présente au milieu un joint vertical, et la dernière forme la dalle de recouvrement qui elle-même reçoit le faitage posé à tenons et que couronnait une crête formée d'une suite de petits cylindres terminés en pointe et régulièrement moulurés.

Dans cette période avancée de l'art du Cambodge, les ravalements étaient faits de la même manière que chez nous, aussi bien pour les moulures unies que pour celles qui devaient recevoir de la sculpture. Les colonnettes et balustres surchargés de moulures d'une finesse rare ont été tournés.

Enfin, on a enrichi de sculptures toutes les surfaces apparentes : soubassements étagés, moulures, murailles, toits, escaliers, dont le dessus des marches même, ainsi que le seuil des portes, était orné d'une fine gravure imitant un tapis brodé.

Je citerai en particulier un pilastre à divers états d'ébauche qui révèle très exactement les procédés techniques des sculpteurs khmers, et un écoinçon où des *apsaras* sont simplement tracées. Du reste dans tous les monuments khmers j'ai remarqué des parties inachevées : les assises ont encore leurs parements extérieurs bruts, et les ravalements ne sont qu'à l'état d'ébauche.

De nouveaux moulages avaient été exécutés; mais le personnel fatigué allait perdre son entrain. Il fallait changer d'air.

Un obstacle m'arrêtait. Comment trainer avec moi les caisses contenant le fruit de nos premiers travaux? Un secours inespéré me survint alors fort à propos. M. le lieutenant de vaisseau Faucon, commandant la canonnière le *Bouclier* qui exécutait des tirs de guerre dans le lac Tonlé-Sap, put pousser jusqu'à notre campement. On devine quelle joie nous éprouvâmes, mes deux compagnons et moi, à voir des Français, à entendre résonner la langue maternelle sur cette terre asiatique. M. Faucon, qui nous avait apporté quelques provisions, voulut bien se charger d'une partie de mes bagages et les transporter à Saïgon. Je les y retrouvai plus tard dans les magasins des Messageries fluviales, dans un état de conservation absolue, grâce aux bons soins de M. Araud.

A mon grand regret, M. Faucon ne revint pas; je dus réunir mes caisses sous les galeries de l'entrée ouest, les recommandant au chef des bonzes.

Le 9 février, six semaines après notre arrivée à Angkor-Vat, nous pliions bagage et nous nous dirigeons vers Angkor-Thôm, distant d'environ 4 kilomètres. A mi-chemin, je fis faire halte à ma troupe au pied de la colline de Pnom-Bakheng, masse d'oxyde de fer haute d'une centaine de mètres. Un escalier droit, d'une seule volée, taillé dans le roc sur le flanc est, conduit jusqu'au sommet, d'où l'on découvre une vue superbe sur Angkor-Vat et Angkor-Thôm. Le temple, dédié au Lingam, divinité analogue au Phallus grec, se compose de cinq terrasses carrées, s'élevant l'une au-dessus de l'autre en forme de pyramide tronquée. La curiosité du lieu est l'empreinte du pied de Bouddha, que les bonzes montrent aux visiteurs.

A Anghor-Thôm, capitale de l'ancien empire khmer, la mission établit son campement à côté de la grande terrasse de Pimean-Acas, et de l'ancien palais des rois.

Avec ses allées de géants soutenant des *nagas* énormes, ses lourdes portes flanquées d'éléphants¹, ornées de la quadruple face de Brahma au milieu de cent personnages; avec ses terrasses soutenues par des rangées d'éléphants arc-boutés, de lions, de *garoudas* superbement dressés; avec son grand temple plus étrange encore, aux cinquante tours groupées en pyramide, et formant cinquante têtes quadruples coiffées de tiaras à étages, Angkor-Thôm est assurément la création la plus fantastique qui soit sortie d'un cerveau humain.

Mais, pour la comprendre, il ne faut pas, comme le font la plupart des voyageurs, se contenter de jeter un rapide regard sur ces ruines presque enfoncées sous la végétation, sur ces pierres disjointes où l'harmonie des formes est dérangée, où les figures grimacent, et où l'on n'aperçoit que des restes incompréhensibles: Il faut examiner avec attention, reconstituer par la pensée, et, si l'on veut exécuter un moulage qui ait un sens, il faut auparavant essayer de reconstruire la pièce que l'on désire avec ses débris écroulés, et la compléter en prenant, dans les endroits où il est possible d'en trouver, des fragments analogues à ceux qui font défaut.

C'est par Banh-Yong (Belle-Vue) que nous commençâmes nos travaux.

La mission de 1873 n'avait pas employé moins de quinze jours, avec un nombre de travailleurs considérable, pour dégager ce monument de la végétation qui l'envahissait. De tout ce travail, il ne reste aucun vestige.

C'est un chaos indescriptible, dans lequel il serait aujourd'hui bien difficile de retrouver la configuration primitive.

Des racines de banyans se sont introduites, minces comme un cheveu, dans les moindres fissures qu'elles ont peu à peu

1. Ces éléphants sont tricéphales: on n'aperçoit que les têtes, les trompes pendantes, le large poitrail et les pattes de devant, reposant sur un soubassement très orné.

élargies. Des lianes, des arbres aux racines enveloppantes, aux branches enchevêtrées ont entouré les sommets des tours : leur feuillage agité par le vent a disjoint les pierres et produit ces ruines d'un pittoresque achevé¹. Mais l'imagination parvient, malgré cette végétation parasite, à reconstituer ce monument tel qu'il dut être au temps de sa splendeur.

Nulle part en effet, mieux qu'à Banh-Yong, on ne saisit l'esprit général de cette architecture issue de l'union de la tour hindoue à étages avec les temples souterrains, les galeries sans fin d'Ellora et d'Éléphanta. Mais ici, ce n'est plus dans l'ombre épaisse d'une hypogée que l'on a relégué la représentation quadruple du dieu de la science : son grand masque paisible et non sans noblesse est élevé dans les airs d'où il domine ses adorateurs.

Quel symbole occupait donc le sanctuaire obscur qui semble creusé dans l'intérieur de l'énorme massif de Banh-Yong? Quels mystères s'accomplissaient dans ces sombres couloirs qu'aucun jour extérieur ne vient éclairer et dont la disposition bizarre frappe tout d'abord? Servaient-ils à masquer quelque supercherie des prêtres? Est-ce là que l'on faisait subir les troublantes épreuves aux initiés? Était-ce le séjour de la vraie sagesse? Énigmes indéchiffrables sans doute. Mais que de témoignages de foi dans les innombrables sculptures qui couvrent le monument, dans ces compositions naïves dont l'ironie semble absente, et où, fait bien extraordinaire sans doute pour qui connaît l'Inde et l'extrême Orient, on chercherait en vain la simple appa-

1. Bien que d'autres l'eussent dit avant moi, je croirais manquer à un devoir, si je ne faisais remarquer, à ce propos, combien il est déplorable de voir que, par incurie, on laisse la végétation achever de détruire ce qui subsiste encore de ces ruines incomparables. Si notre influence cesse à l'entrée de la région chinoise, au moins agissons chez nous, sur le territoire du Cambodge, qui possède des monuments de premier ordre et une foule de petites ruines intéressantes ; quelques jours de travail chaque année en assureraient la conservation pendant de longs siècles.

rence d'un sujet obscène! Telle était en effet la réserve des artistes khmers que, dans la statue absolument nue du roi lépreux qui se dresse encore aujourd'hui sur une terrasse du palais, on n'a figuré aucun indice de son sexe.

L'architecture de Banh-Yong a très habilement ménagé dans son plan général deux petites encoignures où il a glissé deux tourelles (réduction simplifiée des grandes tours), qui servent de transition pour l'œil du spectateur et diversifient les effets d'une manière inattendue.

Nous réussîmes, à force de recherches dans la broussaille et les amas d'éboulis, à refaire et à mouler une de ces tourelles. Cette reproduction est un document d'un haut intérêt pour les archéologues, et qu'apprécieront aussi les architectes qui, lors du dernier congrès de Paris, se sont intéressés à l'examen du plan de ce prodigieux monument.

La terrasse, dite du Roi lépreux, fait suite à celles du palais des rois khmers : ces dernières sont au nombre de cinq, chacune diversement ornée. Sur la plus ruinée, on peut retrouver encore les restes d'éléphants triples superposés sur deux étages et accompagnés d'une grande composition où figurait un dieu monté sur Rhéou, l'esprit du mal, au milieu d'une danse de guerriers et de bayadères célestes.

C'est en travaillant à déblayer ces constructions que M. Delaporte contracta les germes de la maladie qui le força d'interrompre brusquement sa dernière mission. Le sol environnant est en effet transformé en un marais dont les eaux n'ont plus d'écoulement. Aussi arrive-t-il souvent, pendant la saison sèche où les mares sont tarées dans la plaine, que les fauves, tigres et panthères, à la recherche de l'eau, se glissent en rampant au pied de ces grands animaux de pierre, et gravissent les escaliers entre les lions dressés et les mages préposés à leur garde.

Je repris, où mon prédécesseur l'avait laissée, l'étude de ces terrasses uniques en leur genre. J'y fis faire deux mou-

lages importants dont l'exécution offrit des difficultés extraordinaires : un lion dressé, et un garouda d'angle, formant groupe avec deux nagas polycéphales qu'il tient vaincus entre ses serres. Je complétois aussi le relevé des tours et des pyramides comprises dans l'enceinte sous le nom de Pimean-acas (lieu élevé), Préa-pithu et Préa-sats-suor-pot. Ces dernières sont en Bien-hoa, comme leur nom l'indique; elles servaient, dit-on, à fixer les câbles en cuir de buffle sur lesquels les acrobates de l'époque marchaient et dansaient¹. Les indigènes y placent aussi les écuries où l'on enfermait l'éléphant blanc et les animaux qui figuraient dans les grandes cérémonies. Derrière ces tours s'élèvent des édifices civils très importants qu'on a qualifiés de magasins. Mais leur richesse d'ornementation fait supposer qu'ils étaient affectés à un autre usage.

Je reliai ces divers monuments à la grande ruine de Bappon (se cacher), de manière à pouvoir présenter l'ensemble complet. Mais ce travail exigea les plus grands efforts. Pendant dix-neuf jours les arbres furent abattus, la brousse défrichée et le feu mis sur divers points. Le terrain déblayé, je pus procéder au relevé de cette importante pyramide. J'y fis estamper quelques motifs et photographier tous les bas-reliefs intéressants qui purent être abordés.

En même temps, j'avais commencé mes reconnaissances dans les environs, faisant débroussailler, mesurer; dessinant, photographiant tour à tour, et, au besoin, maniant la terre et gâchant le plâtre. Ajoutez à cela la distribution et la surveillance du travail journalier, la recherche des quelques vivres nécessaires, les entrevues avec les chefs de village pour me procurer les renseignements et les hommes de corvée indispensables; et lorsque, le soir, je rentrais harassé au campement, la partie la plus rude de mon labeur n'était pas encore accomplie : il fallait dans une atmosphère

1. Ces danses se pratiquent du reste encore à Bangkok et à Phnom-Penh.

brûlante, harcelé par le bourdonnement et les piqûres des moustiques, développer mes clichés photographiques du jour, et ce n'est qu'après avoir achevé cette besogne, que je pouvais prendre un repos bien mérité.

Je pus, par bonheur, épargner ces fatigues à mes compagnons. Laisant à Angkor-Thôm le gros de la mission, je n'emmenais dans mes explorations quotidiennes qu'un petit nombre d'hommes renouvelés de trois en trois jours. Grâce à ce moyen, il me fut possible, malgré la lassitude qui commençait à se manifester dans mon personnel, de prolonger mon séjour et d'étudier tous les environs.

Ma première visite fut pour Barai-mi-bon, situé à l'ouest d'Angkor-Thôm. Un lac quadrangulaire, long de 3,000 mètres, large de 1,500 et rectifié de main d'homme, servait sans doute à des courses nautiques. Ce qui a confirmé cette supposition, c'est que, sur un monticule voisin, se dresse un belvédère d'où l'on apercevait les régates. A l'intérieur de ce petit monument on remarque une piscine qui indique que Barai-mi-bon était le palais des bains des rois khmers.

A l'est de la porte de la Victoire d'Angkor-Thôm, non loin du fossé Chau-say-Tivada, le sanctuaire obscur consacré au lingam me donna une scène de singes malheureusement détériorée, une fausse porte et de magnifiques linteaux parfaitement conservés.

A 200 mètres à l'est passe la rivière de Siem-Réap. Les berges hautes de 8 à 10 mètres sont reliées par un vieux pont khmer ou *spean*. Large de 10 mètres au tablier, tout en pierre, et par conséquent destiné au passage des éléphants et des lourds chariots, car les piétons traversaient sur des ponts de bois, il est formé d'une série d'arches ogivales, dont l'ouverture égale à peu près l'épaisseur des piles. Là, comme sur les chaussées des temples, les parapets sont des nagas, déroulant tortueusement leurs anneaux.

Tamma-nân, aux terrasses à jour et aux fines sculptures, caché sous l'épaisse forêt, fut introuvable une première fois, quoique nous eussions fait de nombreux abatis d'arbres. Mieux renseigné, je finis par le découvrir et m'aperçus que, lors de mes recherches précédentes, j'avais passé à 10 mètres à peine de l'endroit. Tant la végétation de ces contrées, prodigue et luxuriante, forme un épais rideau autour de ces ruines superbes, comme pour les protéger contre de sacrilèges profanations !

Ponteay-Prea-Khan, d'où je rapportai un fragment de pilastre et une frise d'oiseaux et de lionceaux curieuse par son caractère original, est situé près de l'angle nord-est de la grande enceinte d'Angkor-Thôm. Un fossé profond, parementé en pierre, entoure cette citadelle où était conservée l'épée sacrée. Il est traversé aux quatre points cardinaux par des chaussées qui donnent accès à l'édifice. Les murs de soutènement portaient des bas-reliefs. Chaque chaussée est bordée de balustrades, formées par des files de géants portant un long serpent. A l'une des extrémités, les sept têtes se redressent, portées par un géant à dix mains ; à l'autre, celui qui soutient la queue a trois têtes superposées, chacune ayant quatre faces. Le mur d'enceinte de la citadelle est décoré, de 40 en 40 mètres, de *garudas* formant cariatides : ceux des angles, richement ornés, atteignent un développement considérable.

A l'est de Préa-khan s'étendait un champ de courses ou de manœuvres dominé par la grande tribune de Préa-sat-néac-pôn (la tour des dragons enroulés).

Après avoir donné un coup d'œil à Préa-sat-keo (la tour de cristal), immense pyramide à cinq soubassements, qui n'a pas été achevée, nous allâmes camper au village de Lahâl. Nous trouvâmes les habitants jouant autour de leurs maisons, ou se livrant aux douceurs du repos. Nous étions en effet dans la saison sèche et la culture du riz, le seul travail important des indigènes de cette bourgade, était

depuis longtemps terminée¹. Ils s'occupaient alors de faire les réparations de leurs maisons ou de leurs instruments, et d'aller chercher dans la forêt des bois durs et de l'huile de *yao*. J'en vis d'autres qui récoltaient le vin de palme. Au moyen d'une tige de bambou fixée au tronc du palmier et sur les nœuds de laquelle ils grimpent avec une agilité de quadrumanes, ils s'élèvent jusqu'au sommet de l'arbre, coupent l'extrémité des tiges du régime, au-dessous desquelles ils suspendent des vases en bambous. La liqueur ainsi recueillie est d'une couleur brune et d'un goût sucré assez agréable. Lorsque ce jus s'évapore, on obtient une cassonade qui sert à préparer certains gâteaux en farine de riz. Si, au contraire, on le fait fermenter, il se produit une sorte de vinaigre. — Les femmes aident leurs maris pendant l'époque de la culture du riz : le reste de l'année, elles s'occupent uniquement des enfants, très nombreux dans ce pays. Quelques-unes tissent sur des métiers rudimentaires les écharpes de soie dont elles s'entourent la poitrine, et le vêtement appelé *sampot*, sorte de pantalon commun aux deux sexes.

Aux environs de Lahâl, je visitai Taprôm (l'ancêtre divin de Brahma), Kdey², dont le nom signifie couvent, Srâ-Srang qui possède un grand bassin réservé aux ablutions des prêtres et des princes, et les édifices en briques de Ba-Choum, Mi-bon et Préa-rup. — Dans ces monuments les tours ont une seule entrée ouverte à l'est et trois fausses

1. Les villages voisins sont un peu plus riches et plus industrieux, grâce à la présence d'émigrants chinois. Ceux-ci fabriquent une eau-de-vie de riz (*choum-choum*) au goût empyreumatique fort désagréable, mais qui produit une ivresse très prompte, alourdissant les sens et paralysant la volonté. Ils cultivent également l'aréquier et le bétel. Dans le Siam, en effet, on ne fume guère l'opium. En revanche la chique de bétel est d'un usage général.

2. Je recueillis quelques morceaux de statues, en même temps que l'on moulait des fragments d'architecture et deux tympans de frontons représentant, l'un une adoration sous l'arbre sacré, l'autre une scène guerrière de grotesques.

portes avec colonnettes cantonnées, linteau et frise en grès fouillé avec soin et présentant les plus gracieux dessins. La décoration est ici complétée par des personnages debout dans des niches dentelées, des moulures et des ornements très saillants et d'une grande richesse. Il y avait aussi des frontons, les uns élevés, les autres surbaissés, mais il n'en reste que de faibles traces ¹.

Je remarquai que, dans chaque tour, sous le socle de la divinité qui en occupait le centre, on a pratiqué un puisard servant à l'écoulement de l'eau des ablutions et peut-être aussi du sang des sacrifices ².

Un soir, tandis que je retournais au campement où était le gros de la mission, comme je le faisais après chacune de mes petites explorations, j'entendis tonner le canon. Je pressai notre marche, très inquiet, et faisant déjà mille suppositions. Peut-être mes hommes étaient-ils attaqués par une bande de rebelles, peut-être mes caisses étaient-elles éventrées, mes moulages brisés, mes dessins brûlés. Mais je fus détrompé en arrivant. Les salves d'artillerie annonçaient simplement la mort du gouverneur de la province de Siem-Réap.

J'eus alors une autre inquiétude. Un mois auparavant, ce fonctionnaire, gravement malade, avait fait appel à mes

1. Dans ces monuments, construits en briques avec pièces de grès sculpté encadrées, les briques sont de 0^m 28 de longueur sur 0^m 16 de largeur et 0^m 08 d'épaisseur, juxtaposées sans ciment, avec des joints parfaitement dressés. Toutes celles qui devaient porter une ornementation sont épannelées suivant un profil approprié. Les parois extérieures recevaient d'abord un crépi en mortier sur lequel se plaçait l'enduit qui porte l'ornementation faite en mortier coulé dans des moules.

2. La disposition est ici à noter : le socle, entièrement creux à l'intérieur, autant pour en alléger le poids que pour recevoir le tenon de la statue qu'il porte, couvre le puisard. Le tout est fermé par la dalle de base de la statue, et un système de canaux pratiqués sur cette dalle et sur le pourtour du socle conduit tous les liquides à l'excavation.

Beaucoup de ces puisards sont à demi comblés. J'en ai mesuré un dans une tour de Bacong. Il a 3^m 60 de profondeur et il communique par un canal souterrain avec le grand fossé extérieur de l'enceinte.

faibles connaissances médicales. Mais il avait refusé d'exécuter mon ordonnance, et j'avais alors prédit qu'il ne survivrait pas longtemps. Peut-être ses administrés allaient-ils m'accuser de l'avoir empoisonné.

Mes alarmes étaient vaines. Lorsque j'allai présenter au sous-gouverneur mes compliments de condoléance, je fus reçu avec les mêmes égards qu'à mon arrivée à Siem-Réap. J'entrai dans la citadelle, sur les murailles de laquelle flottaient les étendards blancs apportés par les notables des provinces environnantes, et malgré la foule qui s'y pressait, vêtue de blanc et la tête rasée en signe de deuil, je fus immédiatement admis. J'assistai même au repas solennel donné en l'honneur du mort. Pendant que nous faisons bombance, les yeux baissés et la mine contrite, les bonzes, dans la salle voisine, psalmodiaient les prières funèbres sur un rythme grave et monotone.

J'avais profité de ma visite au sous-gouverneur pour m'entendre avec lui au sujet du transport des nombreuses caisses de moulage restées à Angkor-Thôm. Elles avaient déjà reçu quelques averses, et il était nécessaire de les mettre à l'abri.

Pendant que cette opération s'accomplissait sous les yeux de mes compagnons, je repartais pour une nouvelle exploration, laissant des ordres précis pour que mes bagages et le gros de la mission redescendissent à Siem-Réap, sans m'attendre, en passant par Angkor-Vat où il y avait encore à recueillir quelques documents. J'allai camper au pied de la pyramide de Leley, à environ 16 kilomètres à l'est de Siem-Réap. Inutile de dire que là encore je fis mouler des spécimens caractéristiques de sculpture. Je citerai seulement une fausse porte du temple de Ba-Cong, ornée, sur son panneau-milieu, de têtes de tigres, et une colonnette ronde très finement sculptée. Je rapportai aussi de Préa-cû¹ quelques

1. A Préa-cû, par exception, les linteaux des portes de la face et des tours sont tous les trois semblables ; il en est de même pour les linteaux

morceaux de ces ornements en mortier dont le moulage est impossible. Dans les édicules de Ba-cong et de Préa-cû, que quelques indigènes regardent comme d'anciennes cuisines, tandis que les lettrés les considèrent comme des lieux de sacrifice, la construction est lourde (épaisseur des murs 1^m 46); mais les briques sont de petite dimension (15 à 16 centimètres de longueur, 10 à 11 de largeur, 3 à 4 d'épaisseur), toujours juxtaposées sans mortier.

Cette dernière tournée s'était, en partie, accomplie à dos d'éléphant, grâce à la générosité du gouverneur de Lelous, vigoureux et alerte vieillard de quatre-vingt-cinq ans. Il eut l'aimable attention de m'inviter à déjeuner, afin, disait-il, de demander à un Français des nouvelles de M. Doudart de Lagrée, dont il avait eu jadis la visite. Après un repas véritablement pantagruélique, des Lakons vinrent chanter et danser devant nous, pour terminer la réception. Je témoignai ma reconnaissance au gouverneur en faisant sa photographie, en lui offrant des cigares et de l'eau-de-vie, et en essayant, sans succès d'ailleurs, de réparer une longue-vue que lui avait donnée M. Doudart de Lagrée. Je partis comblé de présents utiles, consistant en provisions de bouche, et très touché de cet accueil si hospitalier, le seul, du reste, que je puisse mentionner. Partout ailleurs, je n'avais trouvé que mendiants exploités.

Pour me conformer au vaste programme que m'avait tracé M. Delaporte, il m'aurait fallu remonter vers le nord-est et explorer les ruines de Beng-Melea et celles de la province de Chi-Creng dans le Cambodge. Mais le sous-gouverneur de Siem-Réap me fit savoir que, le pays étant peu sûr, mes guides et mes charrettes m'abandonneraient à 4 kilomètres de la frontière. Dans de telles conditions, je dus, à mon grand regret, abandonner mon projet, et je me décidai à revenir.

des trois autres faces. C'est le seul exemple de ce genre que je connaisse, car les Khmers ont partout varié leurs sculptures, au moins dans les détails.

Le 25 mars, je rejoignis tout mon monde à Siem-Réap. Mes provisions, plâtre et vivres, mes ressources pécuniaires étaient épuisées. Tous mes compagnons, accablés de lassitude, avaient hâte de rallier un centre civilisé. Nous ne devions séjourner que deux mois sur le territoire de Siam : entraînés par nos travaux, nous y avons passé près du double de ce temps.

Mais le retour n'était pas chose facile. Il fallait de nouveau demander au sous-gouverneur charrettes et sampans. Pendant qu'il faisait opérer les réquisitions, je poussai jusqu'à Athvea, situé à deux heures au sud-sud-ouest, et dont la façade est, avec celle d'Angkor-Vat, la seule orientée à l'ouest¹. Ce monument, qui n'a pas été terminé, daterait du VIII^e siècle.

Les préparatifs étaient achevés; mais les eaux de la rivière étaient basses et incapables de porter des bateaux lourdement chargés. Je dus me résigner à abandonner derrière moi, avec des regrets et une appréhension faciles à comprendre, les quatre-vingt-deux caisses de moulage contenant la plus grande partie des acquisitions de la mission.

Je fis donc rassembler ces caisses; je les visitai avec soin, et je les fis transporter, partie dans un grand hangar de la citadelle, partie dans les locaux appartenant au sous-gouverneur. Elles furent placées sur des planches à 0^m 80 du sol pour rendre plus difficile l'envahissement des fourmis blanches qui nous avaient déjà fait tant de mal. Je recommandai au sous-gouverneur de faire exécuter autour de ce précieux bagage une surveillance de tous les instants; je lui promis de l'indemniser largement de ses soins, et, sur ces assurances répétées, nous nous mîmes en route.

Après six heures de charrettes, nous atteignons la rivière de Siem-Réap, à 1,500 mètres de l'endroit où elle débouche

¹ 1. Là pourtant, comme ailleurs, l'axe longitudinal est-ouest ne passe pas par le centre du monument : il est reporté plus au nord. Ce déplacement semble provenir d'une règle généralé.

dans le lac. Là, les eaux sont moins basses, et des sampans nous attendent. On fait rapidement le transbordement des charrettes dans les sampans. On s'empresse aussi de donner les soins nécessaires à un de mes compagnons européens qui, pendant le trajet, s'était trouvé mal, accablé par l'épouvantable chaleur.

La nuit était arrivée. Néanmoins, sans laisser un instant de repos, je donnai l'ordre du départ, afin de profiter de la fraîcheur relative. La lune nous éclairait de sa lumière bleuâtre. L'aspect du paysage avait bien changé depuis notre premier voyage. La forêt, dont nos bateaux touchaient alors les cimes, dressait maintenant sur les rives ses arbres au feuillage sombre, aux branches et aux troncs tordus par les eaux, sous lesquelles ils séjournent six mois de l'année.

En approchant de l'embouchure de la rivière, nous sommes saisis par une odeur fétide, produite par les émanations qui se dégagent de ce marais boueux sous l'action d'un soleil torride. Aux pâles rayons de la lune nous apercevons autour de nous des débris de poissons que se disputent, avec des cris sauvages, de grands marabouts, des ibis au long cou, des pélicans goitreux et des vautours à la tête pelée.

Vers le milieu de la nuit, nous atteignons les petites jonques qui nous attendent par ordre du sous-gouverneur. C'est encore un transbordement à faire. Cette fois, il faut entrer dans l'eau jusqu'au genou, en enfonçant dans cette vase chaude, pour alléger nos sampans et les pousser jusqu'au bordage des jonques. Enfin l'opération est achevée. Une brise favorable vient à souffler, et nous pouvons mettre à la voile. On respire !

Nous voguons rapidement sur les eaux du lac, qui reflètent les lumières des nombreuses pêcheries bâties sur pilotis. Pendant cette saison, en effet, toute la population des provinces environnantes, celle même du Cambodge et de la Cochinchine, émigre en foule pour venir se livrer à une pêche des plus fructueuses dans l'immense marais de Tonlé-

Sap. Chaque habitation des villages lacustres où s'abritent les pêcheurs porte sur la façade un grand clayonnage sur lequel on fait sécher le poisson après l'avoir salé.

Durant trois jours et trois nuits nous descendons vers Kompong-Chnnang. La chaleur de l'atmosphère atteint 40 degrés, celle de l'eau 28 à 30. La brise, qui nous avait jusque-là favorisés, cesse de souffler, et nos jonques n'avancent plus qu'au moyen de perches, et avec une extrême lenteur. A chaque instant, on s'échoue sur un banc de vase : les hommes se mettent à l'eau, et l'on ne repart qu'après mille efforts et bien du temps perdu.

Enfin nous atteignons Kompong-Chnnang. Cette fois nos épreuves sont finies ; nous sommes sur le territoire français, car le pavillon tricolore flotte à l'arrière de la chaloupe de la Résidence, mandée par télégraphe et qui nous attend sous vapeur.

Deux jours plus tard nous abordions à Phnom-Penh, où l'accueil bienveillant que nous fit M. de Champeaux eût suffi pour rendre le courage, sinon la santé au plus démoralisé.

Je me hâtai de diriger sur Saïgon tout mon personnel complémentaire que, faute de moyens de transport, j'avais dû garder plusieurs semaines de plus que je ne l'avais prévu au départ, et je demandai l'autorisation de me rendre dans les provinces cambodgiennes du nord du Grand-Lac dont l'accès par le Siam m'avait été fermé. Cette autorisation me fut refusée, la région n'étant pas plus praticable d'un côté que de l'autre.

Le choléra sévissait avec intensité ; aucun indigène ne voulait s'engager pour m'accompagner.

Je me rendis néanmoins à Oudong, ancienne résidence royale, qu'habite aujourd'hui la reine-mère, puis à Nocor-Vat sur le Mé-Kong¹, où sont conservés de précieux vestiges des temps antiques. J'y recueillis quelques pièces de grès

1. Dans la province de Kompong-Cham.

et j'y pris quelques photographies d'un grand intérêt.

Mais la saison torride était arrivée : c'est par 40 et 42° que j'étais obligé de continuer mes travaux. Ma santé n'y résista pas. De retour à Phnom-Penh, je fus, par le résident général, renvoyé à Saïgon, où je devais m'embarquer pour rentrer en France.

Je quittai la Cochinchine le 30 mai, emportant mes dessins et mes photographies, après avoir vu embarquer à bord du *Vinh-long* mes treize premières caisses de moulages, et quatorze autres contenant les originaux en grès, bois sculptés et les vases, mais abandonnant derrière moi, par cas de force majeure, le reste de mes moulages. Grâce à M. de Champeaux, résident général de France au Cambodge, et à M. Fabre, chef du service des travaux à Phnom-Penh, que je prie de croire à ma profonde reconnaissance, les quatre-vingt-deux caisses restées là-bas me sont parvenues le mois dernier. M. Fabre avait même poussé le dévouement et l'amitié jusqu'à aller lui-même les chercher à Siem-Réap et régler les frais de transport avec le sous-gouverneur, au moyen des fonds que j'avais laissés à cet effet. J'adresse aussi tous mes remerciements à M. le capitaine de vaisseau Pougin de Maisonneuve, commandant du port de Saïgon, qui a bien voulu veiller lui-même à l'embarquement de mes collections à bord d'un transport de l'Etat.

Il nous resterait à signaler quel intérêt capital s'attache pour des Européens à cette architecture d'un peuple qui appartenait, comme nous-mêmes (sa langue en fait foi), à la grande famille aryenne. Mais nous n'avons déjà que trop abusé de la bienveillante attention qu'on veut bien nous prêter : nous serons donc très bref.

A jeter un coup d'œil superficiel sur les ornements de l'art khmer, on éprouve une impression très analogue à celle que donne la vue de certaines sculptures de la fin de notre moyen âge et de la Renaissance. Dans les coins de Baïon, et en face des monuments de la vieille architecture

khmer élevés dans Angkor-Thôm, la première impression fait en effet songer à nos XII^e et XIII^e siècles, tandis qu'à Angkor-Vat et dans les tours en briques, beaucoup de détails se rapprochent des œuvres du XIV^e siècle et des suivants. Ces ressemblances sont, il est vrai, plus apparentes que réelles, et s'évanouissent en partie lorsqu'on se livre à un examen minutieux. Elles sont intéressantes pourtant, en ce qu'elles indiquent une certaine analogie dans la manière générale de concevoir la décoration, et comme une sorte de parenté artistique entre les maîtres de notre art à ces époques et les grands artistes de l'ancien Cambodge, parenté qu'aucune des œuvres connues dans l'extrême Orient ne faisait supposer.

En résumé l'histoire de l'art khmer comprend trois périodes.

La première est l'époque fantastique, pendant laquelle les artistes ont donné libre carrière à leur imagination et créé ces grandioses décors d'Angkor-Thôm et de Préakhan, etc., tout en inventant une infinité de motifs d'ornementation qui se sont développés, affinés, maniérés peut-être, dans l'époque suivante ou deuxième période dont Angkor-Vat est le type principal et où l'on admire surtout l'immensité du plan, le développement des lignes, des combinaisons, des saillies architecturales, la richesse des moulures, la finesse des ornements et la belle exécution de toutes les parties.

La troisième période, celle de monuments en briques, n'offre plus de galeries à colonnes, et les tours simples dans leur aspect général n'y sont chargées ni d'acrotères, ni de dentelures. Mais elles sont admirablement assises sur leurs soubassements, de proportions imposantes, et leur ornementation bien exécutée surprend par la fantaisie, la variété et l'heureuse disposition des motifs, ainsi que la parfaite entente de l'effet.

Les belles explorations de MM. Doudart de Lagrée et Delaporte ont donc fait faire un pas considérable à l'histoire

de l'art. Nous sommes fier d'avoir pu contribuer, nous aussi, à son développement pour notre faible part. Mais nous ne nous dissimulons pas qu'il reste encore beaucoup à faire. Même dans les époques particulièrement étudiées par nous, nous n'avons pu tout voir ni tout recueillir. Car, de même que, dans la disposition de chaque plan, on remarque une variété de combinaisons qui diversifie les effets, de même aussi, dans chaque édifice, on reconnaît un système d'ornementation spéciale où tout est à sa place, à tel point qu'aucune partie ne saurait être remplacée par une autre sans nuire à l'harmonie de l'ensemble.

Il y a d'ailleurs, sur le territoire du Cambodge actuel, d'autres genres de construction fort différents. Ce sont d'abord les grands rochers sculptés où l'on cite des statues de premier ordre; puis les monuments mixtes, comme Kaker, qui passent aussi pour posséder des œuvres de statuaire très remarquables; puis encore les monuments en terre cuite disséminés en diverses contrées; enfin les constructions souvent fort belles qui s'élèvent par centaines dans la vallée du Mé-nam, les forêts de Siam et la vieille Birmanie, et qui semblent avoir servi de transition entre l'art de l'Inde et celui de l'Indo-Chine¹.

Un point également intéressant est l'étude des inscriptions gravées sur les monuments. M. Aymonier, qui travaille ces questions avec une ardeur infatigable et divers épigraphistes étrangers sont déjà parvenus à en expliquer quelques parties. Mais la connaissance de la langue « pali » n'est pas encore assez développée pour que les résultats obtenus soient entièrement satisfaisants.

Il est donc à souhaiter que de nouvelles missions aillent bientôt compléter les études déjà faites. C'est la France qui

1. Il n'est pas jusqu'à Java où l'on n'ait chance de rencontrer des restes de l'art dont le foyer principal a été le Cambodge, puisque c'est de là qu'a été rapporté le remarquable bronze khmer qui figure aujourd'hui au musée de Dresde,

a révélé au monde la civilisation khmer; qu'elle ne se laisse pas enlever le fruit de ses premiers travaux, et qu'elle sache parfaire l'œuvre commencée.

Pour nous, qui avons éprouvé de si pures jouissances d'artiste devant ces admirables monuments, nous aurons atteint notre but si, à l'exposition prochaine, nous pouvons voir les moulages et les dessins rapportés par nous goûtés et appréciés des visiteurs.
